



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 12, n° 6, Juin-Juillet 2011
Faire & refaire l'histoire
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.6399>

L'histoire entre science & fiction

François Dosse



Littérature, 159, 3/2010 : « Écrire l'histoire »,
EAN 9782200926519.



Pour citer cet article

François Dosse, « L'histoire entre science & fiction », *Acta fabula*,
vol. 12, n° 6, « Faire & refaire l'histoire », Juin-Juillet 2011, URL :
<https://www.fabula.org/revue/document6399.php>, article mis en
ligne le 30 Mai 2011, consulté le 17 Avril 2024, DOI : 10.58282/
acta.6399

L'histoire entre science & fiction

François Dosse

Pendant longtemps les historiens ont tourné le dos à la littérature, à ce qui en eux, dans leur pratique, les rapprochait des littéraires. Pour mieux profiter du bain des sciences sociales et consolider leur position majeure, ils avaient tendance à affirmer leur ambition scientifique et à renvoyer dans les cordes l'histoire vieillotte, le récit historique réservé aux seuls plumitifs de l'historiette. Les historiens ne faisaient là qu'amplifier un mouvement de rupture avec leur lieu d'origine, car l'histoire s'est professionnalisée à la fin du xix^e siècle en rompant le cordon ombilical qui la rattachait aux lettres classiques et à l'ancienne rhétorique. Les temps ont bien changé car après une longue éclipse du récit au cours de laquelle les historiens du xix^e et xx^e siècles ont cru pouvoir fonder une physique sociale, croyant rompre à jamais avec l'histoire-récit, ils insistent au contraire aujourd'hui sur le fait que la notion d'histoire revêt une valeur polysémique, désignant tout à la fois l'action narrée et la narration elle-même, confondant ainsi l'action d'un narrateur, qui n'est pas forcément l'auteur, et l'objet du récit. L'historien est de nouveau invité à s'interroger sur son acte d'écriture, sur la proximité de celui-ci avec l'écriture fictionnelle, et en même temps sur la pertinence de la frontière qui distingue les deux domaines¹. Le tournant culturel que traversent les historiens a par ailleurs renforcé leur attention à toutes les formes de représentations du réel que l'on trouve du côté de la création artistique et littéraire, ce qui ouvre de riches chantiers d'investigation communs aux historiens réconciliés avec leur nom propre et aux spécialistes de la littérature qui s'interrogent désormais sur ce qu'écrire l'histoire veut dire, comme l'atteste la nouvelle livraison de la revue *Littérature* consacrée à l'histoire.

Dans ce numéro de *Littérature*, l'universitaire américaine Gabrielle Spiegel écrit une excellente contribution qui part de l'idée que le révisionnisme en histoire participe d'une démarche naturelle de l'historien depuis qu'il s'est professionnalisé au xix^e siècle car il doit revisiter le passé à l'aune de nouvelles archives, de nouveaux questionnements². On peut donc faire remonter le révisionnisme à l'historicisme. Pourtant ce penchant prend un sens nouveau dans l'après du tournant linguistique

¹ Voir Judith Lyon-Caen, Dinah Ribard, *L'Historien et la littérature*, La Découverte, coll. « Repères », 2010 et le compte rendu qu'en propose Thibaud Lanfranchi dans *Acta fabula : L'historien face à la littérature*.

² Gabrielle Spiegel, « Réviser le passé/revisiter le présent », *Littérature*, n° 159, sept. 2010, p. 3-25.

(le *Linguistic Turn*). Spiegel qualifie la pratique contemporaine de l'histoire dans la filiation des réflexions de Michel de Certeau comme une confrontation avec l'absence, comme un travail de production discursive de la mort et contre la mort qui fait de l'écriture historique une écriture de l'entre-deux entre absence et présence : « C'est la réécriture constante du passé dans les termes du présent. » À partir de ce constat, G. Spiegel introduit la nécessaire implication de la subjectivité de l'historien en tant qu'individu, ce qui renvoie l'écriture du passé à la psychologie de l'individu, rejoignant ainsi sans le savoir les réflexions françaises autour de la notion d'ego-histoire inventée par Pierre Nora dans les années quatre-vingt. Davantage inspirée par les travaux de Jacques Derrida, cette universitaire américaine émet une hypothèse intéressante sur les effets du trauma de la seconde guerre mondiale sur toute une génération de l'après-guerre qui n'a pas, pour des raisons d'âge, participé au conflit tout en restant marqué de manière indélébile par cet événement. Cette génération à laquelle appartient Derrida est confrontée à un dire impossible car les mots restent impuissants confrontés à l'horreur barbare de ces années de guerre. Les enfants de cette génération qui a traversé cet univers de mort n'ont reçu un héritage qu'en « forme d'absences ». Et G. Spiegel de constater la « mémoire absente » dans les romans d'Henri Raczymow qui est une « mémoire trouée ». Il est frappant, et c'est un thème qu'a souligné George Steiner, que le monde d'Auschwitz réside hors du discours, hors du dicible et de sa rationalité supposée. Et pourtant, c'est tout ce qu'il reste à ceux qui viennent après pour exprimer l'horreur. Ils sont donc confrontés à une impasse comme l'exprime le personnage du roman d'Elie Wiesel, *Le Cinquième Fils* : « Né après la guerre, j'endure ses effets. Je souffre d'un Événement dont je n'ai pas fait l'expérience. [...] D'un passé qui a fait trembler l'Histoire, je n'ai retenu que des mots. » Cette aporie est aussi l'objet de la dernière contribution de ce numéro de *Littérature*, celle du linguiste François Rastier qui pose la question du témoignage. Proposant une typologie des témoignages, il distingue les simples témoins qui ne sont pas des victimes directes comme Vassili Grossmann ou Lee Miller, les victimes survivantes comme Primo Levi, Robert Antelme, les témoins posthumes dont on a retrouvé les traces manuscrites dans les ghettos ou dans les camps comme Anne Frank ou Zalmen Gradowski. On saura gré à Fr. Rastier de mettre un peu d'ordre dans ce qu'il est désormais convenu d'appeler notre ère du témoin, mais on comprendra moins sa véhémence lorsqu'il pourfend violemment toute tentative littéraire de rendre compte de cette période. Fr. Rastier pourfend ainsi les prétentions de Littell dans *Les Bienveillantes*, y dénonçant « les clichés d'une sous-littérature sadique relevée d'œillades culturelles » ! Quant au livre de Styron, *Le Choix de Sophie*, il subit le même sort, celui des « romans érotico-historiques ou grand-guignolesques exploitant l'extermination », ce qui est une accusation inacceptable qui rappelle les pires procès totalitaires. On peut à la limite régler le sort de la littérature quand elle

parle d'histoire d'un trait de plume, encore que l'on peut s'en étonner dans une revue littéraire, mais faire ce procès d'intention relève de l'inacceptable. Heureusement, une autre contribution, celle de Pierre Campion, dans la même livraison de la revue, rend davantage justice à l'ouvrage de Jonathan Littell³. Il montre comment Littell adopte une stratégie scripturaire très respectueuse de l'horreur qu'il décrit, s'efforçant d'en dresser l'anatomie « et une physiologie qui gît aux confins de notre humanité la plus ordinaire ».

La sensibilisation progressive des historiens à leur discipline en tant que pratique d'écriture, en tant qu'opération scripturaire est tardive ; elle remonte aux années soixante-dix. En pleine vogue quantitativiste, au début de ces mêmes années, Paul Veyne publie un ouvrage dont le titre évoque le retour d'une réflexion sur l'histoire comme récit, *Comment on écrit l'histoire*. Il y affirme que « l'histoire est un récit d'événements : tout le reste en découle⁴ ». L'objectif qu'il assigne à ce livre d'épistémologie de l'histoire est de montrer en quoi l'histoire n'est pas une science. S'appuyant sur Aristote, il voit l'histoire comme « mise en intrigue ». La configuration induit l'explication. La part méthodologique de l'histoire est par contre considérée comme sa partie morte. L'histoire est, selon P. Veyne, un roman, un récit véridique. L'indétermination du champ historique rend illusoire toute construction hiérarchisée selon une échelle d'importance. Seule l'intrigue attribuée à tel ou tel fait sa valeur singulière en fonction de l'intérêt présumé du récit :

Les faits n'existent pas isolément, en ce sens que le tissu de l'histoire est ce que nous appellerons une intrigue, un mélange très humain et très peu « scientifique » de causes matérielles, de fins et de hasards ; une tranche de vie, en un mot, que l'historien découpe à son gré et où les faits ont leur liaisons objectives et leur importance relative⁵.

Ce qu'on appelle explication en histoire n'est donc pas autre chose que la manière dont le récit s'organise en intrigue compréhensible et ce qui est érigé en position causale n'est autre qu'un épisode, choisi parmi d'autres, de l'intrigue. L'historien est donc fondamentalement un empiriste dont la part théorique, conceptuelle ou typologique ne constitue qu'une série de résumés d'intrigues tout prêts, utilisables, pour présenter ce qui importe, soit le fait de relater le caractère concret de l'histoire. Quant à la synthèse réalisée par l'historien, elle relève, selon P. Veyne, de la manière singulière dont l'historien remplit les vides et les lacunes en faisant remonter de l'effet constaté à sa cause hypothétique, selon la théorie des probabilités.

³ Pierre Campion, « Les Bienveillantes. Jonathan Littell et les raisons de la littérature », *Littérature*, n° 159, sept. 2010, p. 64-77.

⁴ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, 1971, rééd. points-Seuil, 1978, p. 14.

⁵ *Ibid.*, p. 36.

En 1975, paraît le livre fondamental de Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire* qui insiste aussi, comme le titre l'indique clairement, sur la pratique historique comme pratique d'écriture. Certeau montre en quoi l'histoire relève tout à la fois d'une écriture performative dans l'acte de faire l'histoire et d'une écriture en miroir dans le fait de raconter des histoires, ce qui place d'emblée le genre historique en tension entre un versant scientifique et un versant fictionnel. Le récit historique joue le rôle de rite d'enterrement, exorcisant la mort en l'introduisant à l'intérieur même de son discours. Il a fonction symbolisatrice en permettant à une société de se situer en se donnant dans son propre langage un passé qui ouvre au présent un espace singulier : « Marquer un passé, c'est faire une place au mort, mais aussi redistribuer l'espace des possibles⁶. » Certeau compare cette fonction au genre littéraire et musical en vogue au xvii^e siècle sous le nom de « Tombeau » dans la mesure où l'écriture historique ne parle du passé que pour l'enterrer au double sens de l'honorer et de l'éliminer.

Si l'histoire est avant tout récit, elle est aussi, selon Certeau, une pratique qui est à référer à un lieu d'énonciation, à une technique de savoir, liée à l'institution historique :

Est abstraite, en histoire, toute doctrine qui refoule son rapport à la société... Le discours scientifique qui *ne parle pas* de sa relation au corps social ne saurait articuler une pratique. Il cesse d'être scientifique. Question centrale pour l'historien. Cette relation au corps social est précisément l'objet de l'histoire⁷.

Cette prise en compte du lieu de l'opération historiographique ouvre un vaste chantier : celui de l'interrogation historiographique afin de resituer chaque fois le discours historien dans la contemporanéité de sa production. Certeau, ressaisissant le discours historique dans sa tension entre science et fiction, est particulièrement sensible au fait qu'il est relatif à un lieu particulier d'énonciation, et ainsi médiatisé par la technique qui en fait une pratique institutionnalisée, réferrable à une communauté de chercheurs : « Avant de savoir ce que l'histoire dit d'une société, il importe donc d'analyser comment elle y fonctionne⁸. » La pratique historique est toute entière corrélative à la structure de la société qui dessine les conditions d'un dire qui ne soit ni légendaire ni a-topique, ni dénué de pertinence.

Un article polémique de l'anglais Lawrence Stone, traduit en France pour la revue *Le Débat* en 1980, insiste sur ce nécessaire « retour au récit⁹ ». Cet historien britannique, connu surtout pour ses travaux sur les causes de la révolution anglaise,

⁶ Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975, p. 118.

⁷ *Ibid.*, p. 70.

⁸ - *Ibid.* p. 78.

oppose les apories des démarches structurales ou scientifiques sous leurs diverses variantes, que ce soit le modèle marxiste, le modèle qu'il qualifie d'*écologico-démographique*¹⁰ de l'école des *Annales* ou encore le modèle « *cliométricien* » américain¹¹, dominants dans les années soixante et la nécessité d'une histoire narrative, descriptive qui se donne pour objet premier l'homme. Les trois variantes scientifiques ont échoué à réduire le réel historique à des explications unicausales et l'intérêt des historiens se déplace vers ce qui se passait dans la tête des gens autrefois, ce qui implique un retour à la narration : « La première cause du retour actuel au récit, c'est qu'on a perdu bien des illusions sur le modèle déterministe d'explication historique¹² . »

L'interprétation historique se donne pour ambition d'investir un entre-deux qui se situe entre la familiarité que l'on éprouve avec le monde environnant et l'étrangeté que représente le monde que nous avons perdu. La discontinuité qui oppose notre présent au passé devient alors un atout pour déployer une nouvelle conscience historiographique :

La distance temporelle n'est donc pas un obstacle à surmonter. [...] Il importe en réalité de voir dans la distance temporelle une possibilité positive et productive donnée à la compréhension¹³ .

Le récit est le gardien du temps

L'attention à la narration historique permet de mettre en valeur les connecteurs qui donnent lieu à des effets de vérité, des effets de réalité, comme l'analyse dans ce numéro de *Littérature* Bérenger Boulay¹⁴. L'auteur revisite l'intention historique de faire voir, du régime de l'évidence par lequel l'historien affirme que ce qu'il énonce renvoie à une vérité factuelle. L'auteur rappelle que le latin *evidentia* traduit le terme grec *enargeia* qui désigne un effet du discours consistant à susciter l'imagination du lecteur et de l'auditeur de manière à lui faire « voir » ce qui est raconté. On est donc là en pleine fiction d'autopsie grâce à laquelle l'historien donne l'impression « d'assister aux événements ou aux situations représentés ». L'usage de la citation des sources ne suffit pas et l'historien use souvent du présent pour produire un « effet de réel », comme le qualifiait Roland Barthes. L'invocation à des détails

⁹ Lawrence Stone, « Retour au récit ou réflexions sur une nouvelle vieille histoire », *Past and Present*, n° 85, 1979, p. 3-24 ; reparu en français dans *Le Débat*, n° 4, 1980, p. 116-142.

¹⁰ Lawrence Stone désigne par ce modèle « écologico-démographique » les travaux de l'école des *Annales* dont la base démonstrative s'appuie sur le schéma malthusien d'adaptation de l'évolution de la population sur l'état des ressources.

¹¹ Lawrence Stone désigne par cette école « cliométricienne » l'école contre-factualiste américaine qui a tenté des réécritures de l'histoire en simulant des évolutions possibles à partir de l'élimination d'un des paramètres de l'histoire. Par exemple, ces historiens ont tenté de voir ce qu'aurait pu être l'histoire américaine sans le chemin de fer.

¹² *Ibid.*, *Le Débat*, p. 123.

¹³ Hans Georg Gadamer, *Vérité et méthode*, Seuil, 1976, p. 137.

¹⁴ Bérenger Boulay, « Effets de présence et effets de vérité dans l'historiographie », *Littérature*, n° 159, sept. 2010, p. 26-38.

renvoie à quelque chose qui a été vu, vécu comme le souligne Gérard Genette : « L'effet de présence auctoriale ou lectoriale abolit, sur un mode figural ou fictionnel, la distance qui sépare la représentation et son objet. » B. Boulay fait le point sur les stratégies énonciatives et les protocoles testimoniaux par lesquels l'historien donne une impression de présence, gagnant ainsi la confiance du lecteur grâce à une autorité fondée sur l'autopsie. L'historien s'efface en tant qu'auteur, comme voix narrative pour mieux laisser l'illusion que la réalité parle d'elle-même. Ranke, la grande référence de l'école méthodique, donnait au xix^e siècle comme ambition à la corporation des historiens de « se contenter de montrer comment les choses se sont passées ». Par rapport à cette stratégie énonciative de l'effacement, l'auteur rappelle la rupture opérée par l'école des Annales qui a introduit l'historien dans sa subjectivité, réhabilitant le « je ». Lucien Febvre lui-même disait de l'histoire qu'elle était avant tout une construction, une création. Cette montée en visibilité de la subjectivité historique s'est encore accentuée récemment après l'abandon du paradigme structuraliste et ce que l'on a qualifié de retour du sujet. C'est ainsi que, comme le fait remarquer B. Boulay, aussi bien Georges Duby, Alain Corbin ou Arlette Farge rendent de plus en plus explicite leur démarche :

L'inscription de l'enquête dans le récit permet, en un sens, aux historiens de retrouver une autorité fondée sur l'autopsie. Le rapport avec les sources documentaires change d'un modèle à l'autre.

Alors que dans l'écriture méthodique du xix^e siècle, les références documentaires doivent alléger le récit et sont renvoyées dans le péri-texte des notes infra-paginales, dans l'écriture contemporaine de l'histoire, l'on pratique en général une présentification du passé qui se traduit au moyen d'un usage fréquent de la métalepse désignant un référent présent au cœur même de la situation d'énonciation. Par exemple, Fernand Braudel « s'imagine ou se représente ainsi volontiers aux côtés de Philippe II, la métalepse soutenant là encore l'évocation du travail de l'historien aux archives ». L'étude des effets de présence dans le discours historique peut ainsi contribuer à éclairer les problèmes d'équilibre entre « attestation et représentation ».

L'exigence de penser l'histoire à l'intérieur de cette tension entre extériorité et intériorité, pensée du dehors et du dedans, oblige à dépasser les diverses apories de la démarche purement spéculative de la temporalité. Penser à l'articulation du clivage entre un temps qui doit apparaître et un temps qui est conçu comme condition des phénomènes : c'est dans cette perspective que l'on suivra Paul Ricoeur qui reprend, en l'élargissant, sa réflexion sur l'historicité conçue comme tiers-temps, tiers discours pris en tension entre la conception purement cosmologique du mouvement temporel et une approche intime, intérieure du temps¹⁵. D'un côté,

Aristote développe une conception du temps extérieure à la conscience que l'homme peut en avoir. Il pense un temps immuable, uniforme, simultanément le même partout. L'univers aristotélicien est donc ainsi soustrait au temps. Seulement Aristote se heurte au paradoxe d'un temps qui n'est pas le mouvement et dont le mouvement est une des conditions : « Il est donc clair que le temps n'est ni le mouvement, ni sans le mouvement¹⁶ ». Aristote ne parvient pas à trouver de connexion entre le temps mesuré par le Ciel à la manière d'une horloge naturelle et le constat que les choses et les hommes subissent l'action du temps. Il reprend d'ailleurs à son compte le dicton selon lequel « le temps consume, que tout vieillit sous l'action du temps¹⁷ », sans pouvoir l'articuler à un temps humain et changeant.

À ce versant cosmologique du temps s'oppose le versant psychologique, intime, selon Saint Augustin qui pose frontalement la question : « Qu'est-ce que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus¹⁸ ». Il part du paradoxe selon lequel si le passé n'est plus et le futur pas encore, comment saisir ce que peut être le temps ? Saint Augustin répond en se tournant vers le présent, un présent élargi à une temporalité large qui englobe la mémoire des choses passées et l'attente des choses futures : « Le présent du passé, c'est la mémoire, le présent du présent, c'est la vision, le présent du futur, c'est l'attente¹⁹ ». Il n'y a donc pour Saint Augustin de futur et de passé que par le présent. Cette antinomie entre temps cosmologique et temps intime n'est pas résolue par la spéculation philosophique.

Entre le temps cosmique et le temps intime se situe le temps raconté de l'historien. Il permet de reconfigurer le temps au moyen de connecteurs spécifiques. Ricœur place le discours historique dans une tension qui lui est propre entre identité narrative et ambition de vérité. La poétique du récit apparaît comme la manière de dépasser les apories de l'appréhension philosophique du temps. Ricœur préfère à cet égard la notion de refiguration à celle de référence car il est question de redéfinir la notion même de « réalité » historique à partir des connecteurs propres au tiers-temps historique, le plus souvent utilisés par les historiens de métier. Parmi ces connecteurs, on retrouve en effet des catégories familières à l'historien : celle de la chronologie, du calendrier : ce « temps calendaire est le premier pont jeté par la pratique historienne entre le temps vécu et le temps cosmique²⁰ ». Il se rapproche

¹⁵ Paul Ricœur, *Temps et récit*, t. 1, 2, 3, Seuil, 1983-1985.

¹⁶ Aristote, *Physique IX* (219 a 2).

¹⁷ *Ibid.* (221 a 30-221 b 2).

¹⁸ Saint Augustin, *Les Confessions*, Livre XI, chap. XIV, Garnier-Flammarion, 1964, p. 264.

¹⁹ *Ibid.*, chap. XX, p. 269.

²⁰ Paul Ricœur, *Temps et récit*, t. 3, p. 190.

du temps physique par sa mesurabilité et il emprunte au temps vécu. Le temps calendaire « cosmologise le temps vécu » et « humanise le temps cosmique²¹ ».

La tentative des *Annales* dans les années soixante-dix de rompre avec le récit a été illusoire et contradictoire avec le projet historique. Lecteur attentif de la grande thèse de Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Ricœur a bien montré que les règles de l'écriture historique ont empêché Braudel de basculer dans la sociologie car la longue durée reste durée. Braudel, en tant qu'historien, restait tributaire de formes rhétoriques propres à la discipline historique. Contrairement à ses proclamations tonitruantes, il poursuivait lui aussi dans sa thèse la réalisation d'un récit : « La notion même d'histoire de longue durée dérive de l'événement dramatique [...] c'est-à-dire de l'événement-mis-en-intrigue²². » Certes, l'intrigue qui n'a plus pour sujet Philippe II, mais la mer méditerranée, est d'un autre type, mais elle n'en reste pas moins une intrigue. La méditerranée figure un quasi-personnage qui connaît sa dernière heure de gloire au xvi^e siècle avant que l'on assiste à un basculement vers l'Atlantique et l'Amérique, moment au cours duquel la Méditerranée en même temps sort de la grande histoire. La mise en intrigue s'impose donc à tout historien, même à celui qui prend le plus de distance avec le récitatif classique de l'événementiel politique, militaire ou diplomatique. La narration constitue donc la médiation indispensable pour faire œuvre historique et lier ainsi l'espace d'expérience et l'horizon d'attente. Elle est la trace même du caractère humain de l'histoire.

L'herméneutique historique

L'attention aux régimes de discours implique de rentrer dans une zone d'indétermination afin de ressaisir comment se fabriquent les régimes de vérité et quel est le statut de l'erreur, le caractère incommensurable ou non des diverses assertions qui se donnent comme scientifiques. Le plus difficile est d'entendre un récit fait sur soi par la partie adverse dans une situation de conflit passé ou présent. Là encore, la dernière livraison de la revue *Littérature* consacrée à l'histoire offre un bel exemple de cette gageure qui consiste à ne rien éradiquer de la conflictualité, tout en se faisant entendre de l'adversaire, de l'autre. Tout un dossier est constitué autour d'un ouvrage *Histoire de l'autre*, paru en 2002 simultanément en Israël et dans les territoires palestiniens, codirigé par un professeur palestinien et par un psychiatre israélien. L'objectif est de fournir aux enseignants palestiniens et israéliens les moyens de transmettre l'histoire contemporaine du Proche Orient dans les classes des écoles des deux bords. Chaque page de ce livre est découpé en trois colonnes : d'un côté la version israélienne, de l'autre la version palestinienne et

²¹ *Ibid.*, p. 197.

²² Paul Ricœur, *Temps et récit*, t. 1, *op. cit.*, p. 289.

au centre toute une colonne vide pour laisser au lecteur écrire ses commentaires. Une version française est parue en 2004 avec une préface de Pierre Vidal-Naquet. Des débats ont eu lieu en France, à l'université Paris 8, sur cette expérience inédite, dont la contribution de Martin Mégevand se fait l'écho²³. À l'automne 2006, l'université Paris 8 organise deux journées d'études autour de ce livre : « Éducation et transmission en terre de conflits » réunissant des spécialistes de diverses disciplines : l'histoire, la sémiotique, la psychologie, la psychanalyse et la littérature. Cette présentation est suivie d'une série de réactions pour exprimer l'intérêt et les limites de cette expérience, celle de Jean-Pierre Klein, de Michel Costantini et de Pierre Pachet. Comme le remarque le psychiatre Jean-Pierre Klein, ces deux récits en confrontation se réclament du *logos*, mais relèvent en fait du *mythos*. Il faut selon lui choisir entre légende ou histoire : « La légende est aussi ce qui se constitue en psychothérapie, qui constitue mon domaine de compétence ». En clinicien, il souligne le fait que ses patients croient travailler sur leur enfance, alors qu'ils expriment leur légendaire, l'objectif de la cure analytique étant de se rapprocher au mieux d'une légende « plus satisfaisante à ce moment de son parcours ». Michel Constantini rétorque de son côté que l'on ne peut dissocier *logos* et *mythos* dans la mesure où ces deux domaines sont intrinsèquement liés dans le récit historique depuis Thucydide et ses récits des guerres du Péloponnèse. Il rappelle le déjà très ancien livre de Cornford publié en 1907, *Thucydides mythistoricus* par lequel l'auteur souligne la structure dramatique inspiré des représentations du théâtre tragique des narrations de Thucydide et de la dimension proprement épique de bien des récits de l'illustre historien. Nous restons dans des histoires enchevêtrées comme l'a montré Wilhelm Schapp au point que cet enchevêtrement peut être perçu à la manière dont Jean Greisch, philosophe qui a traduit Schapp, comme un « empêchement ».

La construction d'une herméneutique du temps historique offre un horizon qui n'est plus tissé par la seule finalité scientifique, mais tendu vers un faire humain, un dialogue à instituer entre les générations, un agir sur le présent. C'est dans cette perspective qu'il convient de rouvrir le passé, de revisiter ses potentialités. Le présent réinvestit le passé à partir d'un horizon historique détaché de lui. Il transforme la distance temporelle morte en transmission génératrice de sens. Le vecteur de la reconstitution historique se trouve alors au cœur de l'agir, du rendre-présent qui définit l'identité narrative sous sa double forme de la même (*Idem*) et de soi-même (*Ipséité*). La centralité du récit relativise la capacité de l'histoire à enfermer son discours dans une explication close sur des mécanismes de causalité. Elle ne permet ni de revenir à la prétention du sujet constituant à

²³ Martin Mégevand, « Autour du livre *Histoire de l'autre* », *Littérature*, n° 159, p. 78-83.

maîtriser le sens, ni de renoncer à l'idée d'une globalité de l'histoire selon ses implications éthiques et politiques.

L'attention aux procédures textuelles, narratives, syntaxiques par lesquelles l'histoire énonce son régime de vérité conduit à se réapproprier les acquis des travaux de toute la filiation narratologiste particulièrement développée dans le monde anglo-saxon. Le développement des thèses narrativistes s'est en effet nourri du *linguistic turn*, de la critique du modèle nomologique et de la prise en compte du récit comme gisement de savoir, comme déploiement de ressources d'intelligibilité. Les narrativistes ont ainsi permis de montrer la manière dont le mode de récit a valeur explicative, ne serait-ce que par l'utilisation constante de la conjonction de subordination : « parce que » qui recouvre et confond deux fonctions distinctes, la consécution et la conséquence. Les liens chronologiques et les liens logiques sont ainsi affirmés sans être problématisés. Or il convient de désimbriquer ce mot de passe, le « parce que » à l'usage disparate. C'est ce travail sur les capacités explicatives propres au récit qu'a mené le courant narrativiste. William Dray a ainsi montré, dès les années cinquante, que l'idée de cause doit être disjointe de l'idée de loi²⁴. Il a défendu un système causal irréductible à un système de lois, critiquant à la fois ceux qui pratiquent cette réduction et ceux qui excluent toute forme d'explication. Un peu plus tard Georg Henrik Von Wright préconise un modèle mixte fondé sur une explication dite quasi-causale²⁵ comme la plus appropriée pour l'histoire et pour les sciences humaines en général. Les relations causales sont, selon lui, étroitement relatives à leur contexte et à l'action qui y est impliquée. S'inspirant des travaux d'Elisabeth Anscombe, il privilégie les relations intrinsèques entre les raisons de l'action et l'action elle-même. Von Wright oppose alors la connexion causale non logique, purement externe, portant sur les états de système et la connexion logique rapportée aux intentions et prenant une forme téléologique. Le lien entre ces deux niveaux hétérogènes se situe dans les traits configurants du récit : « Le fil conducteur, selon moi, c'est l'intrigue, en tant que synthèse de l'hétérogène²⁶. » Arthur Danto décèle de son côté les diverses temporalités à l'intérieur du récit historique et remet en question l'illusion d'un passé comme entité fixe par rapport à laquelle le regard de l'historien seul serait mobile. Il distingue au contraire trois positions temporelles internes à la narration²⁷. Le domaine de l'énoncé implique déjà deux positions différentes : celle de l'événement décrit et celle de l'événement en fonction duquel il est décrit. Il faut encore ajouter le plan de l'énonciation qui se situe à une autre position temporelle,

²⁴ William Dray, *Laws and Explanation in History*, Oxford University Press, 1957.

²⁵ Georg Henrik Von Wright, *Explanation and Understanding*, Routledge et Kegan, 1971.

²⁶ Paul Ricoeur, *Temps et Récit*, t. 1, *op. cit.*, p. 202.

²⁷ Arthur Danto, *Analytical Philosophy of History*, Cambridge University Press, 1965.

celle du narrateur. La conséquence épistémologique d'une telle différenciation temporelle fait figure de paradoxe de la causalité puisqu'un événement ultérieur peut faire apparaître un événement antérieur en situation causale. Par ailleurs, la démonstration de Danto revient à considérer comme indistincts explication et description, l'histoire étant d'un seul tenant, selon son expression. Certains sont allés encore plus loin comme Hayden White dans la perspective de construction d'une poétique de l'histoire²⁸, en présupposant que le registre de l'historien n'est pas fondamentalement différent de celui de la fiction au plan de sa structure narrative. L'histoire serait donc d'abord écriture, artifice littéraire. Hayden White situe la transition entre le récit et l'argumentation dans la notion de mise en intrigue.

Entre histoire et mémoire

L'interrogation sur le moment traumatique du génocide et sur ses traces mémorielles et historiographiques constitue une part essentielle de ce numéro de *Littérature*. Cette question est abordée sous divers angles. Corinne Benestroff pose la question de la résilience en prenant le cas de l'écriture par Jorge Semprun de *L'Écriture ou la vie*²⁹. C'est en effet tardivement que Semprun écrit son témoignage, à l'âge de soixante-dix ans, en 1994, ayant fait le choix de la vie après cette traversée mortifère qui l'a cependant rattrapé sur le tard : « Le récit semprunien propose simultanément plusieurs lignes de tension : une clinique de l'après-coup traumatique, la construction du Moi de l'écrivain, l'archéologie du silence. » Philippe Mesnard a publié une belle étude sur les témoignages en 2007 montrant que l'obligation testimoniale implique une exhaustivité du dire et une écriture réaliste (*Témoignage en résistance*, Stock, 2007). Résistance et résilience ont partie liées dans ce travail d'anamnèse et Corinne Benestroff définit ce qu'elle entend par écriture résiliente qui révèle une stratégie de survie, un effort pour neutraliser les émergences mélancoliques : « Intellectualisation, banalisation, déplacement, humour, sublimation y participent. » Le trope qui exemplifie par excellence ce « travail de deuil » est l'oxymore. Emblématique de la résilience, cette désignation des contraires est caractéristique, au-delà de sa beauté formelle, d'une identité blessée, souffrante, mais résistante : « L'écriture cicatricielle, marquée par l'oxymore, opère, comme le processus de cicatrisation de la peau, par feuillette. »

L'histoire est depuis les années quatre-vingt enrichie par les apports de la mémoire au point d'être contestée par les revendications mémorielles. Préoccupé, de manière kantienne, d'éviter la démesure et les divers modes de recouvrement qu'elle implique, Ricœur s'est attaché à réfléchir à la dialectique propre aux rapports

²⁸ Hayden White, *Metahistory : The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, The Johns Hopkins University Press, 1973.

²⁹ Corinne Benestroff, « *L'Écriture ou la vie*, une écriture résiliente », *Littérature*, n° 159, sept. 2010, p. 39-52.

entre histoire et mémoire qui constitue un point sensible et parfois obsessionnel en un moment bilan des désastres d'un tragique xx^e siècle :

Je reste troublé par l'inquiétant spectacle que donnent le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus de mémoire — et d'oubli. L'idée d'une politique de la juste mémoire est à cet égard un de mes thèmes civiques avoués³⁰ .

Si Ricœur s'en prend en effet à ce qui peut être parfois un trop de mémoire, il prend soin de souligner immédiatement qu'il peut être question aussi d'un trop d'oubli et il rappelle le détour nécessaire par le travail, par le niveau nécessaire d'une épistémologie de l'histoire. Avant d'avoir un devoir de mémoire, l'historien est ainsi confronté au travail de mémoire, à la manière d'un travail de deuil incontournable. Le « Souviens-toi » s'en trouve donc enrichi par ce travail de mémoire. Par ailleurs, en affirmant le caractère d'identité narrative négative à la Shoah, il en restitue la singularité et sa valeur universalisante.

Rappelons que pour exemplifier ce que peut être une identité narrative au plan historique, il a opposé un versant positif de ce mode d'identité comme la sédimentation de sens qui s'est cristallisée sur l'événement du Mayflower pour le sentiment d'appartenance aux États-Unis ou la Révolution française pour l'identité française, et un versant négatif en prenant justement l'exemple de la Shoah qui se trouve donc érigé en événement fondateur au plan de sa négativité :

L'événement est ainsi qualifié rétrospectivement ou mieux rétroactivement comme fondateur : il l'est par un acte de commémoration plus ou moins sacralisé en célébration. J'oserai aller plus loin et suggérerai que certains événements, comme Auschwitz, pour la conscience européenne d'après-guerre, peut-être aussi le Goulag dans quelques années pour la prise de conscience des Soviétiques, prennent la signification d'événements fondateurs en négatif. La commémoration dans le deuil exerce alors la même action fondatrice que les événements fondateurs positifs, dans la mesure où ils légitiment les comportements et les dispositions institutionnelles capables d'en empêcher le retour³¹ .

Ricœur différencie la singularité morale de la Shoah comme mémoire sans contre-mémoire, ce qui en fait son malheur, incomparable à d'autres traumatismes. Par contre, il affirme, après bien d'autres comme Hannah Arendt, la comparabilité de cette période comme moment historique par rapport à d'autres régimes totalitaires. Au plan épistémologique, il apporte un appui majeur aux historiens de métier dans leur confrontation avec les thèses négationnistes par son insistance sur

³⁰ Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000, p. 1.

³¹ Paul Ricœur, « Événement et Sens », *Raisons Pratiques*, n° 2, 1991, p. 52.

la question de la preuve, sur l'opération historiographique comme relevant d'une épistémologie poppérienne de la réfutabilité :

Les termes vrai/faux peuvent être pris légitimement à ce niveau au sens poppérien du réfutable et du vérifiable. Il est vrai ou il est faux que des chambres à gaz ont été utilisées à Auschwitz pour tuer tant de Juifs, de Polonais, de Tziganes. La réfutation du négationnisme se joue à ce niveau³².

Son objectif est en fait de penser ensemble, comme toute son œuvre de philosophe y invite, le *logos* grec, soit la visée vériditive de la philosophie, avec la tradition judéo-chrétienne qui est un versant de fidélité, du « Souviens-toi » de la mémoire, afin de dessiner les voies d'une sagesse pratique.

Au plan ontologique, son intervention sur le terrain de la réflexion sur la discipline historique s'inscrit dans un mouvement plus ample que l'on retrouve dans toute son œuvre depuis le début et qui revient à toujours faire prévaloir, malgré la traversée du tragique, le désir d'être de l'homme capable, sa capacité d'agir, sa capabilité. Cette insistance sur la capacité d'agir, sur la praxis, est d'ailleurs un horizon commun de Ricœur et d'Hannah Arendt dont le troisième terme de la trilogie qu'elle déploie dans *La Condition de l'homme moderne* est la *Via activa*, l'horizon d'action de l'être humain³³.

Pour réaliser ce « travail de deuil », s'ouvre un espace médian, à l'écart des fausses alternatives, à égale distance entre l'indicatif de la description du passé « tel qu'il s'est passé » et de l'impératif de la prescription sous la forme d'un mode optatif, d'un souhait, d'une anticipation, d'un véritable horizon d'attente dont l'enjeu est « la mémoire heureuse » au terme d'un liement/déliement qui n'est pas sans évoquer le travail de la cure analytique. On ne peut jamais vraiment subsumer les contradictions, mais simplement mettre en avant des médiations imparfaites, permettant l'action transformatrice de l'homme. Il n'y a donc pas de « *Happy end* », pas « d'oubli heureux³⁴ », mais « un subtil travail de déliement et de liement est à poursuivre au cœur même de la dette : d'un côté déliement de la faute, de l'autre liement d'un débiteur à jamais insolvable³⁵ » qui renvoie donc à la dette des vivants vis-à-vis des générations qui les précèdent.

Dans la guerre des mémoires que nous traversons et au cours de laquelle une rude concurrence oppose l'histoire à la mémoire, Ricœur intervient pour dire l'indécidabilité de leurs relations : « La compétition entre la mémoire et l'histoire,

³² Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 227.

³³ Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, (1958), Presses-Pocket, 1994.

³⁴ Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 650.

³⁵ *Ibid.*, p. 653.

entre la fidélité de l'une et la vérité de l'autre, ne peut être tranchée au plan épistémologique³⁶. » Ricœur s'attache à bien distinguer deux ambitions de nature différente : vériditive pour l'histoire et de fidélité pour la mémoire, tout en montrant qu'une méfiance trop poussée vis-à-vis des méfaits de la mémoire conduirait à sacraliser la posture historienne et à l'inverse un recouvrement de l'histoire par la mémoire ferait l'impasse sur le niveau épistémologique indispensable de l'explication/compréhension. Que serait une vérité sans fidélité, ou encore une fidélité sans vérité ? L'imbrication est inévitable entre histoire et mémoire. Si la mémoire est sujette à des pathologies — des empêchements, des résistances — comme l'a montré Freud, elle est aussi la proie de manipulations, de commandements. Elle peut cependant accéder en certaines circonstances à des moments « heureux », ceux de la reconnaissance. C'est le cas du souvenir involontaire décrit par Proust, mais cela peut être aussi l'objectif d'une mémoire de rappel, d'un travail de mémoire qui s'apparente à ce que Freud a désigné sous le vocable de travail de deuil. Or, ce petit miracle de la reconnaissance que permet la mémoire est par contre inaccessible à l'historien qui ne peut prétendre accéder à ce « petit bonheur » car son mode de connaissance est toujours médié par la trace textuelle qui fait de son savoir un chantier à jamais ouvert et indéfini, sur l'absent.

Cependant, il y a bien coupure entre le niveau mémoriel et celui du discours historique et celle-ci s'effectue avec l'écriture. Paul Ricœur reprend ici le mythe de l'invention de l'écriture comme *pharmakon* dans le *Phèdre* de Platon. Par rapport à la mémoire, l'écriture est à la fois remède, protégeant de l'oubli, et en même temps elle est poison dans la mesure où elle risque de se substituer à l'effort de mémoire. C'est au niveau de l'écriture que se situe l'histoire dans les trois phases constitutives de ce que Certeau qualifie d'opération historiographique : la mise en archives dans laquelle se joue son ambition vériditive de discrimination du témoignage authentique et du faux ; au plan de l'explication/compréhension qui pose la question causale du « pourquoi » et enfin au niveau de la représentation historienne elle-même au cours de laquelle s'effectue l'acte même de l'écriture de l'histoire qui repose une nouvelle fois la question de la vérité. La « représentance » selon Paul Ricœur condense les attentes et les apories de l'intentionnalité historienne. Elle est la visée de la connaissance historique elle-même, placée sous le sceau d'un pacte selon lequel l'historien se donne pour objet des personnages et des situations ayant existé avant qu'il n'en soit fait récit. Cette notion de « représentance » se différencie donc de celle de représentation dans la mesure où elle implique un vis-à-vis du texte, un référent, qui renvoie à une ligne frontière, certes poreuse, entre histoire et fiction.

³⁶ *Ibid.*, p. 648.

PLAN

AUTEUR

François Dosse

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : francois.dosse@gmail.com